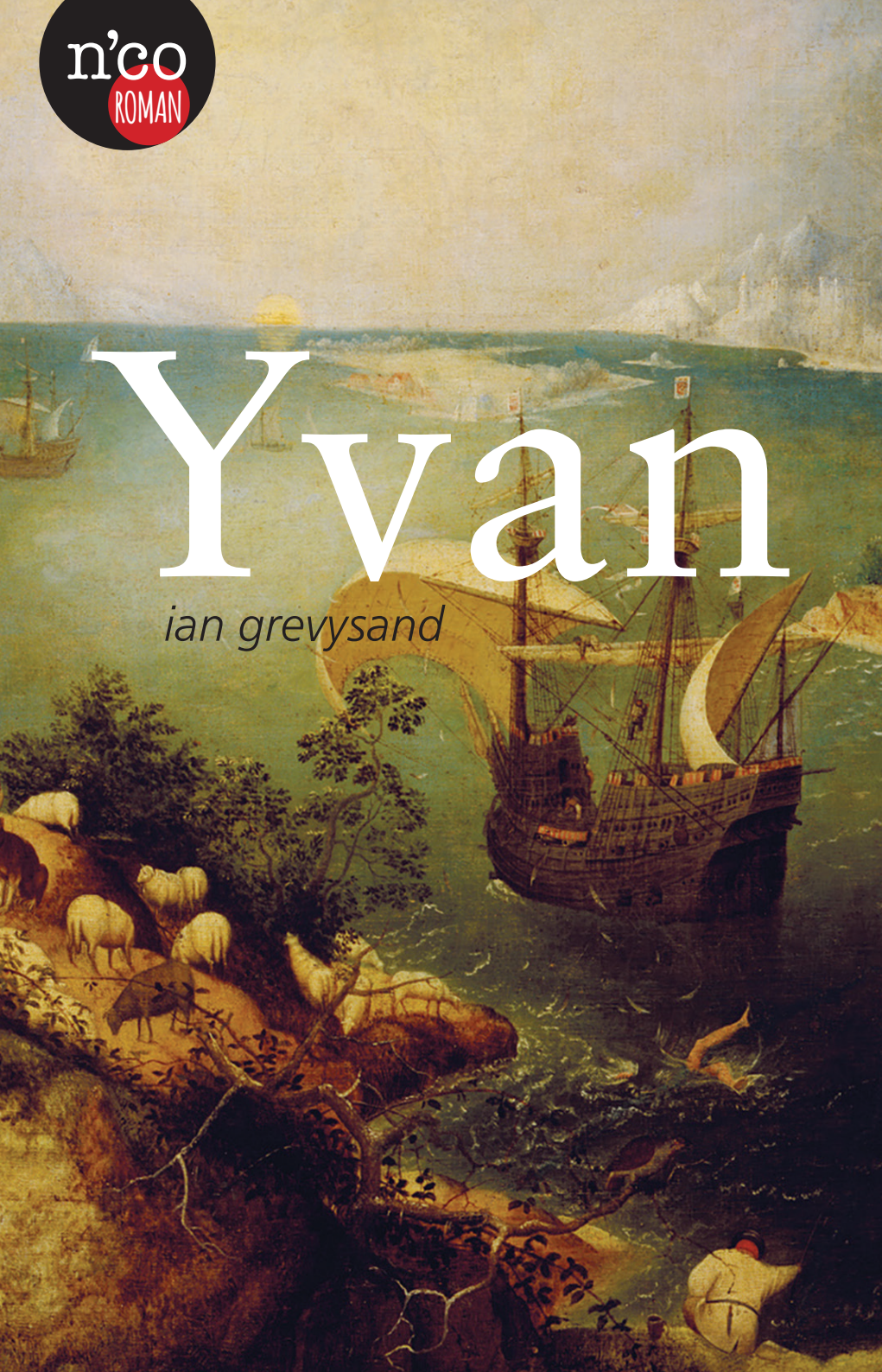


n'co  
ROMAN

# Yvan

*ian grevysand*



ian Grevysand

# Yvan

Roman

*Note de l'auteur :*

*Ce roman est la version modifiée de « Belladonna » du même auteur,  
uniquement paru en format numérique.*

© n'co éditions

Yvan Capoue est mort dans la nuit d'un dimanche à un lundi de mai dans la chambre universitaire qu'il occupait dans l'aile sud de son université depuis qu'il y avait entamé son cycle d'études, cinq ans auparavant; une nuit à la douceur printanière, claire et sans nuages, illuminée par une envoûtante pleine lune à peine passée, supposée propice aux débordements et autres bizarreries relatées par d'innombrables légendes; une nuit sur le campus sans histoires, sinon celle de la mort de cet étudiant, une incongruité dans sa tranquillité, visible comme une noisette de chantilly au milieu d'une tasse de café noir.

# Lundi

«Non, non, monsieur! La mort d'Yvan... Qui aurait pu penser que ça arrive?», c'est la réponse de Marie Médicis-Larroche à la première question posée par Hector Devergný.

«Ses amis, ses collègues d'amphithéâtre?... Non, non, monsieur! Aucun qui le connaissait un tant soit peu, n'aurait pu penser que ce fut prévisible. Encore moins ses professeurs...», ajoute-t-elle.

En tant que doyenne de l'université, Marie Médicis-Larroche a prévenu la police de la découverte macabre. La Police judiciaire a immédiatement mandaté sur les lieux l'O.P.J. Hector Devergný et un médecin de la section scientifique pour établir les premières constatations.

La doyenne est en état de choc et sa réponse corrobore parfaitement l'incrédulité qui se lit sur son visage où coulent quelques larmes silencieuses.

Jules Albrecht, le maître de thèse d'Yvan Capoue, a suivi la doyenne après qu'on les a avertis de la découverte du corps d'un étudiant, juste à l'entame de leur réunion matinale et quotidienne. Il décrit l'étudiant décédé d'une voix tremblante d'émotion :

— Un esprit brillant, un peu secret parfois, doté d'une capacité de travail exceptionnelle. Un garçon amical avec les

uns, charmeur avec les autres, quelquefois désagréable avec les importuns ou les emmerdeurs, c'est tout... en bref, un garçon délicieux.

— Personne n'avait à s'en plaindre, ajoute Janus Archer, le regard vide. C'est le secrétaire de bibliothèque, le premier présent sur les lieux du drame; c'est lui qui a découvert le corps à peine plus coloré et encore moins mouvant qu'une statue de sel, une heure auparavant, et a immédiatement prévenu la doyenne.

Tous trois sont prostrés sur les bancs du couloir, en face de la chambre de l'étudiant mort. L'officier de police Devergnny leur a demandé de rester hors de la pièce pour ne pas perturber son travail et celui de son collègue médecin.

La chambre universitaire d'Yvan Capoue n'est pas très grande, mais fonctionnelle : à gauche de la porte d'entrée, une salle d'eau avec cabine de douche et w.c., à droite, un placard-penderie fourre-tout et en face, la chambre-bureau; accolé à la cloison de la salle d'eau, un placard-cuisine tout équipé (rangements, petit réfrigérateur, évier et plaques de cuisson électriques); la pièce est bien éclairée par une grande baie vitrée qui occupe tout le mur du fond; sous la baie vitrée, agrémentée de stores à lamelles, un rangement à deux niveaux sur lequel s'empilent divers dictionnaires thématiques, une édition récente de la collection Britannicus Universalis en vingt-trois volumes et le Littré en vingt volumes; dans l'angle gauche, un grand bureau à trois tiroirs surmonté d'une double étagère; en face du bureau, le lit, tête sous la baie vitrée.

Tout ce mobilier inamovible fourni par l'université, rappelle à l'O.P.J Devergnny que lui aussi, pendant ses études, avait bénéficié d'une chambre universitaire meublée presque

sosie de celle-ci. Mais à la différence de sa propre chambre, ce qui le frappe, c'est que toute la pièce est envahie de livres, fascicules et autres feuillets; pléthore de feuilles imprimées et griffonnées s'éparpillent sur le bureau et au pied du lit, une bonne dizaine de livres ouverts ça et là et annotés autant que leurs marges le permettent attendent d'être consultés plus en avant. Un PC portable et une imprimante laser noir et blanc sont enfouis sous la paperasse, une sacoche de cuir noir ouverte sur le bureau déborde de documents divers et une corbeille à papier dégorge de feuilles froissées à moitié noircies.

Tout cela donne un peu plus de corps aux éloges de ses mentors universitaires quant à la capacité de travail du jeune étudiant assassiné. Le monceau de documents, livres et papiers entassés dans la pièce laisse supposer que l'ordinateur portable abondera, lui aussi, en études et en travaux en tous genres, plus ou moins élaborés, et qui seront épluchés en leur temps.

Mais, outre le désordre papetier, pas de désordre ménager; pas de linge sale en jeté hasardeux, pas de boîtes de pizzas à peine entamées ou de canettes de fer blanc éparpillées sur la moquette fraîchement aspirée et à peine tachée; seule, une petite bouteille d'eau en plastique presque vide est posée sur le sol, à côté du lit.

L'armoire fourre-tout est bien rangée et contient quelques fringues sans marques ostentatoires, rien que des habits fonctionnels et en nombre restreint. Au bas de l'armoire, une valise de taille moyenne et deux sacs à dos de chez Décathlon, tous vides, complètent son contenu.

Une mini-chaîne hi-fi et quelques CD sont posés sur un coin des étagères sous la baie vitrée; pas de poster de Karl Marx, ou du Che, voire du bon docteur Sigmund, qu'on peut

s'attendre à trouver dans toutes les chambres d'étudiants des sections littéraires aux idées de révolution encore vivaces, avant que les réalités de la vie ne jettent aux oubliettes ces icônes du passé; Albert Einstein tirant la langue, Max Planck, Pasteur, ou encore Robert Oppenheimer, prennent souvent la place de ces icônes chez les étudiants en sciences... Là, seul un portrait de l'icône rock des années soixante, l'incontournable Jim Morrison, trône au-dessus du lit.

Dans cette chambre-bureau apparemment sans traces de lutte ou de fouille — quoique l'amas désordonné de documents en tous genres puisse en faire douter —, on a donc retrouvé un corps étendu sur le lit dans une position respirant la tranquillité : la jambe droite est légèrement repliée pour former avec l'autre jambe une sorte de quatre ; le bras gauche est replié, lui, sur la poitrine, main ouverte posée à plat sur la maigre pilosité du thorax ; le bras droit est tendu à moitié hors du lit, la main pendante, dans l'alignement des épaules, comme un policier de giratoire des années soixante faisant la circulation ; la tête est penchée sur l'épaule droite ; les yeux sont fermés ; le visage calme et très pâle est marqué d'une petite coulée de larmes séchées qui tache l'oreiller. Un drap couvre le corps jusqu'au nombril ; un polochon recourbé, longe son échine et reçoit à la fois l'appui de sa nuque et de son coude gauche.

La scène, dans la tiédeur du début de matinée de ce lundi printanier, donne l'illusion d'un sommeil léger et réparateur. L'illusion, seulement. Ici, le sommeil, même d'aspect serein, n'en est pas moins éternel, comme il est dit d'usage.

L'imbrication de tous les éléments du couchage, les détails du gros doigt de pied gauche enserrant un peu de drap, l'apparente décontraction de la position, l'absence de

membres déformés par un angle incongru et impropre au fonctionnement normal d'une articulation, tout indique que la mort est venue sans effusion ni fracas.

Le corps a été découvert ce lundi matin, aux alentours de sept heures quinze, par le secrétaire de bibliothèque qui, voulant épargner à l'étudiant de se déplacer inutilement pour chercher les quelques livres qu'il avait sélectionnés la semaine auparavant, les lui amenait en main propre ; c'était aussi pour se donner l'occasion, comme à son habitude, d'échanger quelques points de vue divers avec le jeune homme sur ses travaux et aller au-devant de ses demandes. Mais surtout, pour savoir si «Ce soir, il pensait aller boire un pot avec les autres membres du club de discussion», dixit Janus Archer.

Le médecin date la mort du jeune étudiant à une dizaine d'heures auparavant. Les divers constats et témoignages sont consignés, les protagonistes de la scène répertoriés et invités à regagner leur bureau respectif ou leurs salles de travail et à ne pas s'éloigner des lieux, pour le moment. Avant d'entamer des procédures de recherche approfondie, les premières constatations peuvent orienter l'enquête vers la cause de la mort : soit naturelle, soit par suicide, si on trouve une éventuelle lettre d'adieux posée en évidence ou sur un flacon de somnifères vide étalé dans le cabinet de toilette, sur le bureau ou la table de nuit, encore plus sur une arme que le défunt aurait retournée contre lui, soit par homicide si la découverte d'un élément suspect étaye cette hypothèse, et donc justifie l'ouverture d'une enquête criminelle.

Très vite, cet élément perturbateur arrive par la bouche du médecin qui examine le corps de plus près. Il constate que l'œil gauche de la victime a été crevé de façon sommaire



et maladroite avec un objet pointu, et que l'œil droit ne l'a été que partiellement; «Mutilation oculaire post mortem», ajoute le praticien assermenté dont on ne peut mettre en cause la pertinence des premières analyses, après plus de trente ans de premières constatations sur des lieux de crime.

Il en découle, en tout raccourci policier classique, que les hypothèses de mort par suicide — à son âge, il faut bien reconnaître que ce n'est pas rare — ou naturelle par crise cardiaque dans son sommeil — à son âge, il faut bien reconnaître que c'est rare — sont immédiatement écartées, l'homicide prenant la tête des pistes de travail.

Dès la découverte de la mutilation oculaire du cadavre, Hector Devergny, Officier de police judiciaire de son état, envoyé sur les lieux pour les premières constatations, comme pour toute découverte d'un corps sans vie, appelle son patron, le commissaire Michel Paris, qui se charge de joindre le juge Bertrand pour obtenir une commission rogatoire. Dans la foulée, et puisqu'il est déjà sur place, Michel Paris confie cette enquête à l'O.P.J. Devergny, et demande au médecin de la P.J. de rameuter dans l'instant ses collègues de la scientifique pour faire les divers prélèvements d'empreintes et de matières organiques, minérales et végétales et passer au peigne fin ce qui vient d'être classé scène de crime.

C'est faute d'enquêteurs disponibles — merci les ponts du mois de mai — qu'Hector Devergny a été envoyé sur cette constatation de décès, et maintenant saisi de l'enquête. Le commissaire Paris sait pertinemment que le domaine d'action habituel de son subordonné est la criminalité de la rue avec ses débordements péripatéticiens et ses trafics de psychotropes; les méthodes et les résultats d'Hector Devergny sont suffisamment éloquents pour qu'il lui fasse

entièrement confiance et qu'il ne doute pas de son efficacité.

« Ça change... », se dit l'O.P.J. Hector Devergnny qui est donc en charge de l'enquête devenue officiellement criminelle depuis ce lundi matin neuf heures vingt-trois.

Les questions de base arrivent dans la foulée : pourquoi tuer un étudiant apparemment apprécié sur ce campus universitaire? Pourquoi mutiler le cadavre? Acte dont la motivation et la symbolique échappent pour l'instant totalement à Hector Devergnny... Qui? Le jeune garçon a de toute évidence un(e) ennemi(e) au moins sur le campus ou en dehors... Comment? Les premières constatations affinées, des détails dans l'apparence de la victime amènent déjà le médecin de la P.J. à avancer la théorie de l'intoxication ou de l'empoisonnement; bien évidemment, l'autopsie du corps, les examens biologiques, les analyses chimiques, gazeuses et liquides confirmeront ou infirmeront cette hypothèse et donneront rapidement, demain matin au plus tard pour certaines, le nom de l'arme létale utilisée, ainsi que le mode opératoire. Où? Les plis et froissements des draps tendent à affirmer une longue stagnation du corps de plusieurs heures avant sa découverte, donc, a priori, ce dernier point est entendu, même s'il reste à confirmer avec l'affinement de l'estimation de l'heure de la mort.

La première intuition de l'O.P.J. Hector Devergnny est que le côté face de ce jeune homme, ce que chacun nomme jardin secret ou part de mystère, doit susciter tant de dégoût, que quelqu'un, il ou elle, doit forcément avoir quelque chose à lui reprocher, une perversion, un délit caché, un acte de malveillance ou tout autre méfait, pour en arriver à le tuer et lui crever les yeux après sa mort...

Évidente victime, étudiant doué et apprécié, le côté pile

d'Yvan Capoue sera peut-être moins intéressant à découvrir que son côté face. Hector Devergnny pressent la personnalité de ce jeune homme qu'il devra étudier sous toutes les coutures, complexe. Il lui faudra, dans les heures immédiates et les prochains jours, rencontrer et interroger, doyenne de l'université, maître de thèse, professeurs, étudiants et internes, chercheurs et subalternes, responsable et secrétaire de bibliothèque découvreur de cadavre, rien que pour le cercle universitaire, sans compter les oublis et surprises inévitables. Puis s'attaquer aux extérieurs, cercles de discussion, entre autres celui dont avait brièvement parlé le bibliothécaire, bars et bibliothèques, retrouver et questionner amis et amies, partenaires et rencontres d'un soir, sans compter les oublis et surprises inévitables, là encore. Et aussi, fouiller ordinateur, listes diverses d'abonnements, carnets d'adresses de téléphone portable, Dictaphone®, etc. Et encore lire, même en les survolant, un maximum des écrits et travaux du jeune étudiant assassiné, pour essayer d'affiner la complexité supposée du personnage principal de ce drame. Sans compter les oublis et surprises insoupçonnés.

Fin des premières constatations pour l'Officier de police judiciaire Hector Devergnny. Avant d'apposer les scellés sur la porte de la chambre du jeune homme défunt, il attendra que les différents officiers de la police scientifique aient terminé leur travail sur place, avant d'entamer celui en laboratoire pour faire parler les différents prélèvements et saisies, et désertent les lieux. L'O.P.J. Devergnny pourra alors entamer son enquête de terrain et prendre la direction des bureaux de la doyenne Marie Médicis-Larroche, du maître de thèse Jules Albrecht et du bibliothécaire Janus Archer.

Préalablement, il fait un dernier tour de la chambre d'Yvan

Capoue pour être sûr de n'avoir rien oublié de noter, de n'avoir négligé aucun détail, afin de remplir les comptes rendus et les rapports préliminaires le plus précisément possible.

Tout a son importance.

•••

«Ce pauvre Yvan...»

À l'accueil de l'université, Gisèle, fidèle au poste de réceptionniste-secrétaire depuis plus de vingt ans, «femme à tout faire», comme elle s'est elle-même définie, ne se remet pas de la nouvelle que la doyenne vient de lui apprendre. Avant d'indiquer le chemin du bureau de Jules Albrecht à Hector Devergny, Gisèle se lamente, en sanglots : «C'est pas possible, c'est pas possible... Dans notre université... C'est pas possible... bla, bla, bla...»

L'O.P.J. Devergny a choisi d'interroger en premier Jules Albrecht, car, en tant que maître de thèse de l'étudiant assassiné, il paraît être le mieux placé pour fournir les informations les plus pertinentes sur la personnalité du jeune homme. Au fur et à mesure qu'Hector s'avance vers le bureau du professeur Albrecht, la voix Gisèle psalmodiant toujours ses «Ce pauvre Yvan... C'est pas possible...» se perd dans les profondeurs du couloir.

Dans leurs bureaux respectifs, la doyenne Marie Médicis-Larroche, le maître de thèse d'Yvan Capoue, Jules Albrecht et le bibliothécaire Janus Archer se posent également des questions qu'ils n'auraient jamais imaginé se poser, même dans les pires circonstances.

«Qui a pu commettre cette ignominie?», ne cesse de se répéter comme une litanie la doyenne de l'université. L'image

rémanente que lui a laissée le corps inerte d'Yvan Capoue étendu sur son lit l'obsède, et elle se refuse à l'imaginer enfermé dans son linceul de plastique, prêt à disparaître dans la froideur de la morgue.

«Pourquoi s'en prendre à ce pauvre Yvan? Ça n'a pas de sens...» obnubile la pensée du secrétaire de bibliothèque.

«Que va-t-il rester de ce pauvre garçon si brillant?» ronge le maître de thèse d'Yvan Capoue; une question déplacée, voire obscène quant aux circonstances, mais témoignant de son total désarroi. Le choc de la disparition, le gâchis de la perte d'un esprit si vif envolé à tout jamais, c'est pour lui un incroyable cataclysme humain. Quelques centaines de notes éparses jetées sur des pages de carnets sont les dernières traces des travaux et de la singulière capacité analytique du jeune homme, que Jules Albrecht va garder précieusement; il espère que ces carnets lui serviront plus tard, à établir un panégyrique de son étudiant préféré, ce qu'il était sans contester.

•••

«Ce pauvre Yvan... Brillant...», c'est ce que dit Jules Albrecht à Hector Devergny, fraîchement introduit dans le bureau cosu du maître de thèse d'Yvan Capoue, également professeur de théologie et de philosophie antique, depuis dix-huit ans dans cette université en octobre prochain.

— ... Mais un peu enclin à la paresse toutefois, monsieur l'inspecteur, continue Jules Albrecht.

L'O.P.J. Hector Devergny a cessé depuis longtemps de reprendre ses interlocuteurs sur le titre de sa profession; «inspecteur» est resté dans le langage populaire, bien que

le titre officiel depuis peu soit «Officier de police judiciaire», voire «enquêteur». Mais il est difficile de changer les habitudes; même son patron, le commissaire Michel Paris appelle tous ses subordonnés «inspecteur», à l'ancienne; c'est parce qu'il n'est pas très copain avec ses collègues de la gendarmerie, et que, «officier», tout comme les grades de lieutenant, capitaine ou commandant, lui fait furieusement penser à l'armée. «Alors, inspecteur, c'est bien», dixit Michel Paris.

— Ah, bon? s'étonne Hector Devergnny. Comment ça?

Il se remémore la chambre du jeune étudiant et le monceau de paperasse et de bouquins empilés sur le bureau et les étagères, ce qui ne ressemble pas à l'espace de travail classique d'un paresseux notoire.

— Oui, répond Jules Albrecht. Le choix de sa thèse doctorante est une preuve qu'Yvan est parfois un incorrigible fumiste...

— Fumiste? Comme vous y allez, monsieur Albrecht...

— Vous savez, Yvan est...

— Était, monsieur Albrecht, était...

— Oui, oui, était... Ça fait une drôle d'impression de parler de lui au passé, alors qu'il y a deux jours, nous discussions longuement des écrits d'Ésope et de Démocrite et des théories de Diogène et d'Épicure...

— Monsieur Albrecht, s'il vous plaît, revenez à ce que vous me disiez auparavant. Pourquoi Yvan Capoue, un fumiste?

— Excusez-moi, inspecteur, s'excuse le professeur Albrecht. Je l'emploie comme un terme affectueux. Yvan était brillant, mais ses analyses ne s'embarrassaient pas toujours, et même trop peu souvent à mon goût, des étapes de cheminement nécessaires à une procédure de réflexion classique — j'entends

classique pour la plupart des autres étudiants — et son utilisation des raccourcis intellectuels agaçait le professeur que je suis. De plus, comme je vous le disais à l’instant, sa thèse doctorante n’était pas à la hauteur de ce qu’on pouvait attendre de lui ; il était allé à la facilité, de toute évidence, et j’en étais très déçu, ainsi que la doyenne, qui le couve... qui le couvait, se corrige-t-il. Tout autant que moi.

Hector Devergnny n’a pas pour habitude d’interrompre quelqu’un qui parle spontanément pendant un interrogatoire, même si les sujets évoqués ne lui semblent pas faire avancer beaucoup le schmilblick. Mais, on ne sait jamais ce qu’on pourrait en tirer plus tard, alors, autant s’intéresser.

— C’était si simpliste que ça, sa thèse ?

— Pensez donc ! Le postulat en est : « Le regard d’autrui est-il nécessaire ou suffisant à l’introspection : de ses propres postures sociétales et du rapport aux autres ». Une thèse aux espérances bien mièvres en regard des longues et brillantes analyses fournies par Yvan sur des sujets bien plus ardues et profonds que ce simple sujet de bac. Voilà pourquoi je pouvais le traiter de fumiste à ces heures... C’est gâcher un talent à des foutaises de boutonneux prépubères. Ah ! Yvan, il aurait pu, il aurait dû, devenir un brillant chercheur en philosophie...

« Ça existe encore, ça, chercheur en philosophie ? » se demande Hector Devergnny. Mais il n’en fait rien paraître, sentant bien qu’il froisserait quelque peu Jules Albrecht de par son ignorance.

Le professeur Albrecht a l’air de connaître très bien le jeune homme et son mode de fonctionnement.

Hector Devergnny sent toutefois qu’il doit être plus directif dans ses questions, et attentif à ce que cet entretien ne bifurque pas vers un exposé philosophique entre un maître

de thèse et son l'étudiant. Ce serait intéressant — même si la philosophie n'a jamais été son truc et qu'il sera très vite largué —, mais certainement peu productif pour ce qui l'intéresse en premier lieu : la personnalité d'Yvan Capoue.

•••

Une demi-heure plus tard, les entretiens se poursuivent dans le bureau de Marie Médicis-Larroche, la doyenne de l'université en place depuis cinq ans.

— ... Oui, madame. C'est le portrait que m'a dressé le professeur Albrecht : un brillant futur chercheur en philosophie.

— Monsieur Albrecht vous a-t-il parlé de ces innombrables carnets de notes qu'il noircissait pendant ses conversations avec Yvan ?

— Absolument. Il a même voulu m'impliquer dans la compréhension d'un de ces écrits, mais mon niveau et ma culture philosophique et théologique me suffisent à peine pour comprendre «Le Monde de Sophie» et «La Bible expliquée aux enfants».

La tentative d'Hector Devergnny d'introduire un peu de légèreté quant à ses compétences en philosophie qui datent de son passage du baccalauréat, n'a pas l'air d'atteindre la doyenne. Il espère par contre qu'elle en tiendra compte et ne l'embarquera pas, comme l'a fait précédemment Jules Albrecht, sur des chemins de *terra incognita*.

— Vous me certifiez qu'Yvan ne s'est pas suicidé, monsieur l'inspecteur ? Je ne comprendrais pas qu'il fût capable d'un tel geste.

— Non, madame, Yvan ne s'est pas suicidé. C'est une quasi-certitude, à moins qu'il ne l'ait fait par voie médicamenteuse.



Hector Devergnny a souvent tendance à exprimer à haute voix ses pensées, même s'il sait pertinemment que, souvent, son interlocuteur n'a pas d'intérêts à les connaître. Il ne peut donc s'empêcher d'ajouter :

— Mais les hommes se suicident rarement par ingestion massive de médicaments. C'est plutôt un acte féminin, comme le tailladage des veines. En grande majorité, les hommes utilisent une arme à feu ou se pendent. Ils ont beaucoup moins de chances de se rater. De plus sur les lieux du décès, nous n'avons retrouvé aucun flacon ou seringue qui auraient pu nous orienter vers une overdose médicamenteuse ou de psychotropes; et pas de lettre explicative, non plus.

La doyenne se sent mal à l'aise devant ce discours qui rabaisse la mort d'Yvan Capoue à un acte purement technique. Mais Hector Devergnny n'a pas l'air de s'en apercevoir.

— De toute manière, dans le cas d'un décès dont la cause n'est pas évidente, c'est l'autopsie que l'on pratique systématiquement qui confirmera certainement l'assassinat par un moyen discret, assorti d'acte de cruauté que le défunt n'aurait pu s'infliger, puisque ces actes sont de toute évidence post mortem.

— Des actes de cruauté, avez-vous dit? réagit la doyenne.

C'est là que Hector Devergnny se rend compte qu'il devrait surveiller ses paroles, tant la doyenne de l'université semble en panique, sous le coup de la surprise.

— On lui a crevé les yeux, madame, s'excuse presque l'O.P.J. devant l'air horrifié de la doyenne. Bien sûr, on peut envisager qu'il se soit suicidé et qu'ensuite, quelqu'un lui ait crevé les yeux, mais c'est peu vraisemblable.

Lorsque Marie Médicis-Larroche avait accueilli Hector Devergnny dans son bureau, elle lui avait proposé un des

Yvan  
Ian Grevysand  
ISBN : 978-2-490325-14-6



*Image de couverture : JYG*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*



© n'co éditions  
3, rue de la Charité - 38200 Vienne  
nco-editions.fr